

PROLOGUE

Depuis deux ans, la petite île de Tristan da Cunha, dans l'Atlantique Sud, est de nouveau peuplée de ses 274 habitants. Qu'y font-ils ? Ils travaillent pour vivre. Ils travaillent durement, de l'aube à la nuit, pour produire de quoi vivre misérablement. Ils sont donc condamnés à rester sur cette île du bout du monde ? Non, précisément non : ils sont installés à Tristan da Cunha parce qu'ils ne veulent vivre nulle part ailleurs. Qu'est-ce qui les retient dans cette île ? A un sociologue qui vient de le leur demander, ils ont répondu : « La liberté ».

Il faut essayer de comprendre cette réponse. Pour cela, il faut rappeler la brève histoire des habitants de Tristan da Cunha. Elle contient une condamnation naïve, mais sans appel, du monde dans lequel nous vivons et de ses prétendues richesses.

Cette histoire commence en octobre 1961. Le volcan qui domine de très haut l'île de Tristan da Cunha, et que l'on croyait éteint depuis des millénaires, venait d'entrer en éruption. Une gigantesque coulée de lave descendait vers l'étroite bande côtière où les habitants avaient édifié leurs maisons, et la terre qui s'y soulevait en grosses cloques menaçait de tout engloutir. L'administrateur des colonies de Sa Majesté britannique, Peter Wheeler, décida de faire évacuer toute la population.

A l'époque, toute la presse britannique s'émut du sort de ces pauvres gens. Il était grand temps qu'on vienne les arracher à l'île la plus isolée du monde, sise à 3 200 km à l'ouest du Cap, à 1 500 km au sud-ouest de Sainte-Hélène, grande seulement de 30 km², réputée inhabitable. Au cours des cent quarante-cinq

années écoulées, brèves avaient été les périodes pendant lesquelles des hommes « civilisés » — fonctionnaires du Colonial Office, médecins, pasteurs, instituteurs — avaient accepté de séjourner dans l'île. Ceux que le gouvernement britannique ou l'Église anglicane avaient dépêchés étaient tous parvenus, en l'espace de quelques semaines ou de quelques mois, à la même conclusion.

Tristan da Cunha — c'était le jugement unanime — est une île sans aucun intérêt ; une île absolument inhospitalière ; une île au climat inclément, souvent balayée par des tempêtes ; une île au sol pauvre, dénuée de richesses et même de beautés naturelles. Bref, une île dont on ne fera jamais rien et dont tous les visiteurs avaient recommandé l'évacuation — en commençant par la leur propre — comme le seul service qui pût être rendu à ses habitants.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'occupaient l'île que depuis une date relativement récente : 1817. En cette année, la Grande-Bretagne décida de retirer la garnison qui, à Tristan da Cunha, ne remplissait aucune fonction utile, l'île n'ayant pas la moindre valeur stratégique. Tous les soldats de Sa Majesté partirent, sauf un : le caporal écossais Glass, qui s'obstina à rester, avec sa famille.

Au bout de dix ans, les enfants du caporal Glass avaient grandi. La famille, semble-t-il, avait été rejointe à Tristan da Cunha par des marins naufragés — ou des mutins débarqués par leur capitaine. La chose n'est pas claire. Il n'existe pas de chronique écrite. Toujours est-il que la population de l'île, en 1827, était de sept hommes, deux femmes et deux enfants, et qu'il manquait cinq femmes pour contenter tout le monde. On alla donc chercher à Sainte-Hélène les femmes qui manquaient, et ces femmes, à la différence des hommes, avaient la peau sombre. Qu'à cela ne tienne.

La petite communauté de Tristan da Cunha se donna une « Constitution » qui est restée en vigueur depuis. Elle est aussi brève que simple : tout le monde jura que « nul ne prendra aucune supériorité sur nul autre et [que] chacun sera considéré comme un égal à tous égards ».

En 1961, quand elle fut évacuée, la communauté vivait encore comme en 1827. La nourriture de base était la pomme de terre, cultivée à la main dans la terre médiocre de la bande côtière. Les quelque 700 moutons de l'île donnaient un peu de viande et de lait aux 280 habitants ; ils leur donnaient surtout leurs peaux et leur laine, c'est-à-dire de quoi se vêtir. Quand la mer le permettait, les hommes pêchaient la langouste. Le produit de leur pêche, vendu à vil prix aux chalutiers de haute mer d'une compagnie de pêche, permettait aux habitants de l'île de se pro-

curer, en échange, quelques produits industriels : lampes à pétrole ou à acétylène, bottes en caoutchouc, matériel de pêche et, en période de « prospérité », un peu de thé et de sucre.

Aux yeux des étrangers, c'étaient là des conditions de total dénuement, voire de malnutrition caractérisée, insupportables pour un homme civilisé. Aussi les Anglais, à commencer par les autorités britanniques, firent-ils de leur mieux pour offrir aux 280 évacués de Tristan da Cunha une vie plus décente, dès leur arrivée en Angleterre. Des dons charitables affluèrent ; des baraquements qui avaient servi à l'armée furent mis à la disposition des évacués, dans le Hampshire ; des emplois furent trouvés pour les hommes : postes de manutentionnaire dans des entreprises de camionnage, de manoeuvre dans des usines, de plongeur dans des cantines.

Cela dura deux ans. Deux ans pendant lesquels une communauté sortie tout droit du XVIII^e siècle, qui parlait l'anglais du XVIII^e siècle et dont la culture écrite se bornait pour l'essentiel à la Bible, se trouva insérée dans la civilisation de l'« opulence », découvrit la voiture automobile, la bicyclette, le chemin de fer, la radio, les bas nylon, les cuisinières à gaz, les chaussées asphaltées, les écoles, le cinéma, bref toutes les richesses du XX^e siècle industriel et aussi les institutions de la vie collective, inconnues dans l'île : la police, l'impôt, les règles de la circulation, les horaires et la discipline du travail, les vacances, les inégalités de revenu, d'éducation, de fortune.

Comment réagirent les réfugiés de Tristan da Cunha ? Ils se serrèrent les coudes et restèrent repliés sur leur communauté et leurs souvenirs, dans la mesure du possible. Au bout de deux ans, quand ils apprirent que le volcan s'était calmé pour de bon et que, *peut-être*, leur île pourrait être rendue habitable de nouveau, ils se concertèrent. Les données étaient les suivantes : tous les moutons, abandonnés dans l'île, étaient morts ; le stock de pommes de terre de semence avait été presque totalement détruit : les champs de pommes de terre, abandonnés pendant deux années, étaient ravagés par les parasites ; les maisons avaient été mises à sac, vraisemblablement par des marins de passage, et certaines d'entre elles avaient brûlé ; la plage était recouverte par 20 mètres de lave et il ne restait trace du petit atelier d'emballage des queues de langouste.

Tel était, en substance, le rapport d'une mission envoyée pour reconnaître l'île.

Pourtant, s'étant concertés, les réfugiés votèrent à l'unanimité, moins six jeunes femmes qui s'étaient mariées en Angleterre, leur souhait de retourner à Tristan da Cunha. Le Colonial Office s'in-

clina. Pour faciliter leur réinstallation, il fit don aux réfugiés de 150 moutons et d'autant de poulets, d'un stock de pommes de terre de semence, et il incita la compagnie de pêche maritime qui entretenait deux bateaux dans cette partie de l'Atlantique à reconstruire un atelier de conditionnement des queues de langouste.

Mais l'atelier n'offrait d'emploi qu'à une douzaine d'hommes ; les travaux publics, auxquels l'administration coloniale employait quelques dizaines d'autres, payaient le salaire local : 60 centimes par heure, soit 24 à 30 F par semaine. Le stock de pommes de terre de semence ne résista pas au climat local : la récolte de la première année fut entièrement perdue. Celle de la seconde année ne vint guère mieux : les semences étaient infestées de parasites qui ajoutèrent un fléau supplémentaire aux calamités de l'île.

Pourtant, les habitants de Tristan da Cunha tiennent bon. De quoi ils vivent ? De leurs économies. Car pendant leurs deux années en Angleterre, ils avaient économisé une fortune : elle est évaluée à 252 000 F. Et non seulement ils avaient mis de l'argent de côté, ils avaient encore amassé des provisions de tout ce qui leur serait nécessaire : outillage à main, meubles, tapis, postes à transistor.

Comment étaient-ils parvenus à accumuler ces richesses avec des salaires de manutentionnaire et de manoeuvre ? Tout simplement en restant totalement imperméables au mode de vie, aux besoins, aux envies de la civilisation « opulente ». En Angleterre, 35 F par semaine, soit le tiers du salaire minimum vital d'un manoeuvre célibataire britannique, suffisaient à faire vivre une famille de réfugiés composée de quatre adultes et d'un bébé.

Bref, ces gens « n'avaient pas de besoins », ou, plutôt, ils en avaient un qui l'emportait sur tous les autres : le besoin de fuir au plus vite cette société européenne du xx^e siècle. Le même besoin, en somme, qui meut les membres de cette société eux-mêmes, mais avec cette différence importante : pour les Britanniques, cette fuite ne peut être que momentanée et provisoire.

Ils travaillent toute la journée pour pouvoir se payer le soir l'évasion télévisée ou cinématographique, l'évasion dans le pavillon individuel avec son minuscule « jardin de curé » ; ils travaillent toute la semaine pour pouvoir se payer le dimanche l'évasion motorisée vers les plages ou la saoulerie à la bière, au whisky et au rock ; ils travaillent toute l'année pour pouvoir s'évader pendant trois semaines aux Canaries, en Sicile, dans les Cyclades, sur la Costa del Sol ou en Jamaïque.

Les réfugiés de Tristan da Cunha, eux, n'avaient pas besoin de s'acheter quotidiennement ou hebdomadairement ces évasions tem-

poraires ; ils s'en privaient pour pouvoir s'évader pour de bon. Pour pouvoir retourner dans une île inclémente, sans confort, ni beautés, ni richesses, mais aussi sans exploiters ni exploités, sans riches ni pauvres, sans gens bien élevés ni analphabètes, sans voleurs ni police, sans horaires ni discipline, bref, sans besoin de s'évader de quoi que ce soit.

C'est là ce qu'ils viennent d'expliquer au professeur Peter Munch, de l'université de l'Illinois du Sud (Etats-Unis) : « *Si la vie était aussi libre en Angleterre qu'à Tristan, lui dit un homme, je ne refuserais pas de vivre en Angleterre. Mais je n'ai pas l'habitude de travailler pour un patron. Ici je travaille pour mon plaisir.* »

Telle est l'histoire des habitants de Tristan da Cunha. Les hommes de ce temps qui, à l'occasion, se demandent : « Qu'est-ce que nos arrière-arrière-arrière-grands-pères penseraient de nous ? » tiennent désormais la réponse. Une petite communauté primitive émerge du fond des âges, se trouve précipitée en plein xx^e siècle industriel, en regarde d'un œil étonné, pendant deux ans, les hommes et les merveilles, et n'a qu'un seul désir : retourner au fond des âges. Pour tous ceux qui croient en la valeur absolue du progrès, c'est une leçon terrible qui vient de Tristan da Cunha.

8 décembre 1965.